

Que tous soient un  
7<sup>e</sup> dimanche de Pâques (Jn 17, 20-26)

Frères et Sœurs,

nous sommes entre l'Ascension et la Pentecôte. Le Christ Jésus est au ciel, auprès de Dieu. Et, dans la première lecture tirée des Actes des Apôtres, saint Etienne, au moment de son martyr, le voit dans la gloire. Nous avons compris, jeudi dernier, que, depuis l'Ascension, le ciel de Dieu n'est pas au-dessus de nos têtes, mais qu'il est au milieu de nous, et avec nous « tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28,20). Parce que le ciel de Dieu, c'est Jésus lui-même ressuscité, réellement et universellement présent dans les tabernacles de nos églises, dans la vie des communautés chrétiennes, et partout dans le monde où les hommes et les femmes cherchent la justice et la paix, l'amour et la vérité.

Ce ciel vers lequel nous marchons, c'est notre chair mortelle qui ressuscite, c'est notre terre qui est transfigurée par l'amour de Dieu, c'est la réalité physique de notre monde qui entre dans la gloire de Dieu par la puissance de l'Esprit-Saint. Et, depuis l'Ascension, ce ciel, il est déjà parmi nous en la personne de Jésus, le Christ ressuscité, transfiguré, glorifié. Il se donne à nous en communion pour nourrir en nous le désir du ciel. Il nous appelle à travailler à l'élévation spirituelle du monde.

Et à la Pentecôte, il va nous donner l'Esprit-Saint, c'est-à-dire le feu, la force, le souffle de Dieu pour que nous ne soyons pas simplement des bébés, des tout-petits, des nourrissons qui se laissent porter, soulever, bercer par leurs parents, mais pour que nous devenions des fils et des filles de Dieu qui sont conscients de leurs limites et même de leurs fautes, mais qui, néanmoins, s'engagent volontairement dans la transformation de leur vie, dans la conversion de leur cœur, et dans l'amélioration inlassable des relations humaines qui seule, cette amélioration, peut sauver notre monde et l'affranchir du mal. Depuis que Jésus est monté au ciel il est auprès de nous plus intensément présent qu'il ne l'a été auprès des apôtres en Galilée. Il nous appelle à devenir meilleurs. Et il attend que nous nous y engageons résolument.

C'est bien cela qu'il demande au Père quand il prie pour l'unité de ses disciples dans l'évangile que nous venons d'entendre : « que tous soient un, comme toi et moi nous sommes un ». Cette unité divine entre les disciples pour laquelle Jésus prie avant de mourir, cette unité des disciples avec Dieu et entre eux, c'est la grande œuvre de salut pour laquelle il donne sa vie, son amour, son Esprit-Saint. Cette unité qui sauve les hommes, c'est leur élévation ensemble vers Dieu. C'est leur communion de cœur et d'esprit dans l'amour miséricordieux et vrai. Dit autrement, Frères et Sœurs, notre unité, c'est notre ascension. Et plus nous grandissons dans l'unité, plus nous nous élevons vers Dieu.

Nous le sentons bien, et nous le savons bien. Chaque fois que nous nous réunissons dans la foi, dans l'espérance et dans la charité, de façon éminente à la messe le dimanche mais pas seulement, chaque fois que nous nous réconcilions avec Dieu, avec nous-mêmes, les uns avec les autres et avec le monde autour de nous, alors nous faisons une expérience d'élévation qui nous fait monter au ciel. Et nous devenons un peu plus nous-mêmes.

Et inversement, et nous le savons aussi, chaque fois que nous nous divisons, que nous nous blessons, que nous nous haïssons, nous chutons, nous tombons, collectivement. Et nous en sommes conscients. Mais trop souvent, nous avons du mal à l'admettre.

Et s'il faut la prière du Christ avant sa mort pour demander au Père cette unité, c'est parce que cette unité nous est impossible à réaliser par nous-mêmes : « sans moi, vous ne pouvez rien faire », nous dit Jésus au soir du Jeudi Saint (Jn 15,5). C'est bien pour cela qu'il nous donne son Esprit-Saint, pour nous éclairer, nous assister dans nos discernements et dans nos entreprises. Mais, fondamentalement, l'unité des chrétiens, et autour d'elle, partout sur la planète, l'unité des hommes, l'unification de l'humanité - qui signifie le règlement de ses conflits -, cette unité se trouve hors de portée du seul pouvoir humain, fût-il celui d'un gouvernement mondial. C'est que l'unification du monde et son élévation ne se feront pas sans la transcendance de Dieu, transcendance qui est, par définition, toujours nouvelle et au-delà des représentations partielles balbutiées par les grandes religions et les philosophies.

Alors, bien sûr, il y a l'œcuménisme qui travaille à l'unité des chrétiens depuis le XIXe siècle, et qui donne des signes encourageants lorsqu'il est vécu en profondeur. Et il y a aussi le dialogue interreligieux – entre les religions - qui est vraiment né au XXe siècle, dans l'entre-deux guerres, et qui produit des liens de respect ou même d'amitié entre des chrétiens et des croyants d'autres confessions. Et il y a également ce qu'il faut appeler aujourd'hui la réconciliation officielle des juifs et des chrétiens, depuis le concile Vatican II, au lendemain de la Shoah, réconciliation qui a quelque chose de miraculeux, et qui porte en germe la réconciliation de bien d'autres courants religieux les uns avec les autres.

Mais tous ces mouvements ne peuvent être efficaces et durables que si les cœurs de celles et ceux qui s'y engagent restent avant tout orientés vers Dieu, ou, du moins, vers l'humble recherche de la vérité, dans l'écoute bienveillante et dans le dialogue.

Vous vous rappelez, Frères et Sœurs, cette parole de sainte Thérèse de Lisieux, qui disait un peu avant sa mort : « il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité », alors qu'elle a été reconnue comme un apôtre de l'Amour Miséricordieux, à une époque où l'on avait une image de Dieu qui était celle d'un justicier sévère et redoutable. En ces jours d'Ascension et de Pentecôte, plaçons-nous sous l'égide énergique de cette petite Thérèse de l'Enfant-Jésus qui est docteur de l'Église et patronne secondaire de la France, et demandons à Dieu un œcuménisme de la sainteté qui sache conjuguer l'amour et la vérité.

Trop souvent, dans nos relations familiales ou dans nos relations publiques, nous sacrifions l'amour sur l'autel de la vérité quitte à blesser sans ménagements, ou bien, à l'inverse, nous sacrifions la vérité sur l'autel de l'amour, quitte à dissimuler dangereusement la réalité. Mais si nous décidons d'aimer l'Esprit-Saint, l'Esprit de sainteté, l'Esprit de vérité, alors nous entendrons saint Paul nous dire que « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2Co 3,17), la liberté d'aimer, la liberté d'être en vérité.

Cette attitude de fond est indispensable quand les polémiques historiques de longue durée semblent insurmontables, et que les points de vue radicalisés par la souffrance paraissent irréconciliables, que ces points de vue soient théologiques, spirituels, liturgiques ou politiques, ou d'autres encore. Seul Dieu, dans son amour et dans sa lumière, peut accomplir des miracles d'unité entre les croyants qui se réclament de lui. Nous savons que les blessures du Christ crucifié ne sont pas le dernier mot de son existence, et que donc les déchirures du Corps du Christ – qui est l'Église - ne sont pas non plus le dernier mot de l'histoire chrétienne, et que, par extension, les horreurs dont les hommes sont capables ne sont pas non plus la fin de l'histoire humaine.

Demandons simplement à Notre Seigneur Jésus, ce matin, qu'il nous garde en sa présence et dans son infinie sagesse pour qu'en travaillant nous-mêmes à faire grandir l'unité autour de nous et de nos proches, nous soyons les témoins de son amour et de sa paix, pour assurer la vie de notre monde. Amen.

Père Patrick Faure